

ÉDOUARD  
BRASEY



La  
Belle  
de  
mai.

Éditions du

**123**

**Édouard BRASEY**

# **La Belle de mai**

(extrait)

**Éditions du 123**

## DU MEME AUTEUR

- Les Eaux douces d'Europe*, Ramsay, 2019
- Les Marais de Bourges*, De Borée, 2019
- La Ferme aux maléfices*, De Borée, 2018
- Les Fils du patriarche*, Calmann-Lévy, 2017
- Le Domaine des Oliviers*, Calmann-Lévy, 2016
- L’Affaire Cabre d’or*, Calmann-Lévy, 2015
- La Sirène d’Ouessant*, Calmann-Lévy, 2014
- Les Pardons de Locronan*, Calmann-Lévy, 2013
- Le Dernier Pape*, Télémaque, 2013
- Les Lavandières de Brocéliande*, Calmann-Lévy, 2012
- La Malédiction de l’anneau* (trilogie en 1 vol.), Belfond, 2010
- Les Chants de la Walkyrie*, Belfond, 2007
- Le Sommeil du dragon*, Belfond, 2008
- Le Trésor du Rhin*, Belfond, 2009

*Il était un roi de Thulé  
Qui jusqu'à la tombe fidèle,  
Eut en souvenir de sa belle  
Une coupe d'or ciselé.  
Nul trésor n'avait tant de charmes :  
Dans les grands jours il s'en servait.  
Et chaque fois qu'il y buvait  
Ses yeux se remplissaient de larmes.*

*Faust, Charles GOUNOD*

*Ce roman est dédié à la mémoire de mes grands-parents,  
Édouard et Rose-Marie Loiseleux de Landouzy.*

**I**

**La légende de Gyptis et Protis**

*Marseille, 1<sup>er</sup> janvier 1925*

En ce premier jour de l'année, le théâtre de l'Alcazar offrait en matinée un spectacle exceptionnel. L'affiche, habilement disposée sur le trottoir pour mieux attirer le chaland, promettait monts et merveilles avec ses illustrations colorées, du rire et des larmes, du plaisir et des frissons, des attractions originales que se disputaient les plus grandes capitales d'Europe. Les billets étaient d'un prix un peu plus élevé qu'à l'ordinaire – fête du Nouvel An oblige –, mais les privilégiés qui avaient les moyens de pénétrer dans ce temple de la culture populaire en auraient pour leur argent.

De style mauresque, en référence à l'Alhambra de Grenade, avec à son entrée deux larges portes surmontées d'un fronton décoré d'une lyre, ce music-hall était situé sur le cours Belzunce, à proximité de la Canebière et du Vieux-Port. Fondé en 1857, il formait avec l'Opéra et le Palais de Cristal l'un des principaux lieux de divertissement de la cité phocéenne. La jauge comptait deux mille places assises, une vaste scène ainsi qu'une fosse pouvant accueillir un orchestre de trente-cinq instrumentistes. Le répertoire était des plus variés : pantomimes, féeries, ballets, opéras bouffes, opérettes, pièces militaires et spectacles de magie. S'y produisaient les plus grandes vedettes locales mais également parisiennes. Fernandel et Alida Rouffe y avaient fait leurs débuts, Félix Mayol, Raimu et Maurice Chevalier y poussaient régulièrement la goulante avec un succès jamais démenti. Le public marseillais était réputé pour son exigence extrême et pouvait aussi bien applaudir les interprètes qui avaient ses faveurs que les huer impitoyablement. Les microphones n'existaient pas encore et pour « passer la rampe », il fallait des chanteurs à voix.

Un homme en tenue militaire se tenait au milieu des badauds qui se pressaient à l'entrée de la salle, chahutant et se bousculant dans une joyeuse cohue. C'était à qui tenterait de se faufiler en premier et filerait comme une anguille en écrasant quelques pieds au passage. Les resquilleurs se faisaient houspiller comme il se doit, devenant la cible des lazzis et quolibets dont la foule méditerranéenne n'est jamais avare.

— À la queue, comme tout le monde !

— Déjà qu'on est tout *esquichés*<sup>1</sup>...

— Eh ! Fais gaffe à mes *agassins*<sup>2</sup>, face de pitre !

L'homme en uniforme demeurait imperturbable face à ce désordre, indifférent aux histrions qui parlaient haut et fort et gesticulaient d'importance, la casquette rejetée à l'arrière du crâne. Lui portait képi, vareuse brune et ceinture de cuir, le poitrail épinglé de médailles militaires dont la Légion d'honneur et la Croix de guerre. Un ancien combattant réchappé de la tuerie de 14-18. La Grande Guerre n'avait cessé que depuis six ans à peine et les blessures qu'elle avait engendrées, aussi bien chez les soldats que chez les civils, n'avaient pas encore cicatrisé. Alors quand on en avait l'occasion, on cherchait à donner le change en se payant du bon temps.

Durant plus de quatre longues années, les familles avaient été écartelées, les hommes envoyés dans l'enfer des tranchées, les femmes forcées de travailler pour remplacer leurs maris à l'usine ou dans les champs. Les enfants avaient souffert de l'absence de leurs pères morts au champ d'honneur ou, pour ceux qui avaient survécu, affublés de gueules cassées ou de voix éraillées par les gaz de combat. On ne pouvait oublier pareil massacre, mais au moins le cauchemar appartenait désormais au passé. C'était la « der des ders », la guerre la plus meurtrière et la plus sanglante qu'on n'ait jamais connue mais la dernière. Plus jamais ça. L'avenir

---

<sup>1</sup> Comprimés, serrés, en patois marseillais.

<sup>2</sup> Pieds.



s'illuminait de promesses de paix éternelle et tant pis si, déjà, l'horizon s'obscurcissait de l'autre côté du Rhin et des Alpes avec l'apparition de mouvements politiques inquiétants. La France était désormais à l'abri des tourments extérieurs car protégée par la meilleure armée du monde et gardée par des frontières infranchissables. Alors on pouvait bien aller rigoler au caf'conc' sans éprouver d'états d'âme !

Le militaire ne bougeait pas d'un pouce, attendant patiemment l'ouverture du théâtre. Il se tenait droit, comme à la parade, ce qui lui conférait une stature impressionnante bien qu'il fût plutôt court de taille. Sa moustache cirée, fièrement relevée aux coins, soulignait un nez grec. Ses yeux étaient d'une couleur rare, jaune pâle pailleté d'éclats d'or, ce qui lui donnait un regard magnétique et étrangement pénétrant. Il n'avait ni ami ni compagne à ses côtés, ce qui, en un tel jour de fête, avait de quoi surprendre. Il ne paraissait pas pour autant ennuyé, sans doute habitué à sortir seul et à se satisfaire de cette solitude ou en tout cas à la préférer aux fréquentations douteuses.

Les portes de l'Alcazar s'ouvrirent enfin et les spectateurs s'engouffrèrent dans le hall avec la fureur d'un torrent rompant ses digues, ce qui provoqua un mouvement de flux, aussitôt suivi d'un reflux. Ceux qui, demeurés à l'arrière, voulurent entrer plus vite qu'à leur tour se virent repoussés sans ménagement par les premiers arrivés qui ne tenaient pas à finir sous un rouleau compresseur humain. Sous l'effet de ces actions anarchiques, quelques-uns perdirent l'équilibre et s'accrochèrent comme ils le purent à ceux qui les entouraient pour ne pas tomber. C'est ainsi qu'un échelas maigre comme un coucou bouscula par mégarde le militaire en uniforme qui, d'une poignée de main ferme, le refoula sèchement.

— Faites excuse, mon colon, j'ai pas fait exprès.

— Capitaine, je vous prie, rétorqua l'officier en fusillant son agresseur du regard.

Ses yeux étincelaient, évoquant ceux d'un tigre prêt à fondre sur sa proie.

— Bien, capitaine, fit l'autre en se plaçant instantanément au garde à vous.

Le militaire se retint de répondre « rompez », réalisant tout à coup qu'il ne se trouvait pas dans une caserne mais dans une salle de spectacle, et que le bougre qui se tenait face à lui n'était pas sous ses ordres. Il battit rapidement des paupières, estompant le feu de son regard, et lâcha :

— Il n'y a pas d'offense, mon brave. Je vous prie d'excuser le ton sur lequel je me suis adressé à vous. Capitaine Edgar Loiseur de Landwic, militaire de carrière.

— Euh... Gaspard Landolfi, pêcheur à la Pointe-Rouge<sup>3</sup>. Pour vous servir, mon capitaine.

— Oui, oui, laissons cela. Avancez, avancez.

Edgar formula cet ordre en le soulignant d'un léger battement de sa main gantée, comme s'il voulait se débarrasser d'une mouche importune. Landolfi obtempéra, le dos rond, soudain honteux d'être si grand en comparaison de cet officier qui le dominait pourtant par sa seule présence.

— Une loge, s'il vous plaît, demanda Edgar lorsqu'il se trouva devant le guichet.

— Pour combien de personnes ?

— Une seule. Bien placée, je vous prie.

La caissière leva le nez et jeta un coup d'œil rapide sur la brochette de médailles qui émaillaient la vareuse de l'officier.

— Un tarif ancien combattant ? C'est moitié prix.

Les mâchoires d'Edgar se crispèrent et ses yeux s'enflammèrent à nouveau.

— Madame, les anciens combattants ne font pas l'aumône ! Je tiens à payer la totalité !

— Moi, ce que j'en dis, c'est pour vous. On a des corbeilles au-dessus de l'orchestre, mais avec supplément.

---

<sup>3</sup> Petit port de pêche situé à proximité de Marseille.

— Je m'en moque. Je ne veux rien manquer du spectacle.

Il déposa un billet sur le comptoir en refusant d'un geste qu'on lui rendît la monnaie, puis il grimpa gravement l'escalier déjà pris d'assaut. Il ne se pressait pas. Il savait que seuls les plus fortunés pouvaient s'offrir le luxe d'une loge. Les autres, bourgeois et commerçants, se bouscuaient au parterre ou au premier et second balcon, tandis que le public populaire se contentait du poulailler. Edgar n'était pas riche pour autant, loin s'en faut, sa solde de militaire étant des plus modestes, mais il avait pour principe de ne jamais lésiner sur l'essentiel. Et ce spectacle lui tenait particulièrement à cœur. Il abandonna un généreux pourboire à l'ouvreuse qui le jeta dans sa corbeille, ôta son képi, ses gants et prit place, le dos toujours aussi droit, dans le fauteuil de velours cramoisi qui lui avait été attribué.

Edgar aimait cet endroit où il avait ses habitudes. C'était le seul luxe qu'il s'octroyait, ne s'accordant par ailleurs aucun de ces plaisirs frelatés auxquels se livrent la plupart des hommes : l'alcool, le jeu ou les filles tarifées des bordels de la rue Thubaneau ou de la rue du Tapis-Vert. Il ne buvait que de l'eau, ne consommait jamais de viande et, bien que divorcé depuis plusieurs années, se détournait du lit des femmes. Mais fréquenter l'Alcazar, c'était autre chose. C'était là qu'il l'avait entendue la première fois. Cette femme à la voix de velours l'avait remué jusqu'aux tréfonds de l'âme, lui qui pensait avoir à jamais cadenassé son cœur. Rose Rossetti, celle qu'on appelait la « Belle de mai ». Depuis, il ne manquait aucune des représentations où elle se produisait. Il la contemplait de loin, se promettant qu'un soir il aurait l'audace d'aller lui présenter ses compliments. Jusqu'à présent, il n'avait pas osé franchir le pas et s'était contenté de lui faire livrer une douzaine de roses rouges en hommage à son prénom, sans cependant y adjoindre sa carte ou le moindre mot de billet. Lui qui avait chargé l'ennemi à la baïonnette avec une témérité au-delà de toute prudence, sans conscience du danger, se sentait impressionné par cette femme à la sombre beauté. Malgré son extrême jeunesse, elle semblait porter en elle l'écho d'antiques tragédies.

Edgar appréciait la musique. Sans être mélomane, il se laissait volontiers bercer par de belles mélodies, surtout lorsque celles-ci étaient portées par des voix chaudes et vibrantes. Il exécrait en revanche les comiques troupiers et autres amuseurs qui se répandaient dans la vulgarité et la gaudriole. C'est pour cela aussi que la Belle de mai avait ses faveurs. Contrairement à la plupart des chanteuses de cabaret qui n'hésitaient pas à jouer de leurs charmes, œil enjôleur et poses provocantes, et dont le répertoire léger était truffé de sous-entendus ambigus, la cantatrice chère à Edgar n'avait jamais recours à de telles facilités. Elle ne cherchait pas à séduire son public mais sacrifiait à quelque rituel étrange, adressé à une divinité supérieure et invisible. Elle était emportée dans un ailleurs indicible, loin de la pauvre et fragile humanité qui rampait ici-bas. Hiératique et inaccessible, c'est ainsi qu'elle apparaissait aux yeux d'Edgar. Le reste ne lui importait guère. Il préférait vouer une admiration muette à une beauté hors de portée que de se commettre avec d'éphémères amourettes. Il avait le cœur noble et le sens de la grandeur.

Edgar se pencha un instant au-dessus de la rambarde. Il aurait pu se croire sur le pont d'un navire, surplombant la marée humaine agglutinée au parterre, face à la presque île où allaient se produire les artistes : la scène. Déjà, on tamisait l'éclairage et les trois coups résonnèrent. L'orchestre envoya sa fanfare, faisant taire la rumeur. Le premier numéro consistait en une pantomime dans laquelle des personnages s'agitaient en tous sens et se poursuivaient en faisant de grands gestes sans proférer un mot, ainsi qu'on le voyait sur l'écran des cinémas de la Canebière. Un colosse, affublé d'une barbe noire qui pendait jusqu'à son énorme ventre, sans doute artificiellement gonflé par un coussin disposé sous son gilet, roulait des yeux en affichant des mimiques furieuses. Sa face était recouverte de poudre de riz et ses paupières rehaussées de khôl noir, si bien qu'on eût dit qu'il portait un masque. Tandis qu'il lançait des regards appuyés vers le public pour s'assurer de sa complicité, au poulailler, les *càcous* le gratifiaient d'amabilités de leur cru : « Va

donc, eh, gros lard, tu devrais t'mettre au régime, gras du bide ! », déclenchant les fous rires de l'assistance.

Edgar était le seul à ne pas rire et lorsque le rideau tomba sur la grotesque pantomime il n'esquissa même pas le geste d'applaudir. Il lui fallut encore supporter les imbécillités déversées par un comique troupier, les tours de passe-passe de supposés prestidigitateurs, les prestations éculées de jongleurs ou d'athlètes de cirques avant que le maître de cérémonie annonce le numéro tant attendu :

— Mesdames et messieurs, cher public fidèle à l'Alcazar, voici à présent quelques airs empruntés au célèbre *Faust*, de Gounod, interprétés par celle que vous attendez tous, j'ai nommé : Rose Rossetti, la Belle de mai !

Edgar s'avança sur son siège. Il n'était venu que pour ce moment et n'avait qu'un désir : s'y abandonner en faisant abstraction du reste du monde. Oubliés, les rires gras et les blagues scabreuses, les pitres pathétiques et les chansonniers sans talent. Celle qui incarnait la perfection féminine venait d'entrer en scène.

Rose était née au début du siècle. À 22 ans à peine, elle avait la réputation d'avoir une voix qui s'étagait sur trois octaves. Son registre de mezzo-soprano était grave et puissant, au service d'une voix chaude et expressive qui faisait merveille dans le répertoire tragique. Sa silhouette, hiératique et sculpturale, auréolée d'une longue chevelure brune encadrant un visage pâle orné d'yeux d'un bleu si clair qu'il semblait transparent, achevait de faire d'elle un être presque irréel, une héroïne ou une déesse égarée dans un siècle sans magie. Tandis que l'orchestre égrenait les arpèges de ses cordes, la cantatrice se plaça au centre de la scène, enveloppée du rayon lunaire qui tombait des cintres. Les yeux clos, elle était plongée dans une rêverie profonde dont elle semblait ne pas vouloir émerger. Enfin, elle leva lentement la tête et dirigea son regard bleu vers le ciel, comme si elle s'était trouvée seule en pleine nuit, perdue dans une sombre forêt. Sa voix s'éleva enfin, majestueuse, teintée d'une infinie nostalgie.

*Il était un roi de Thulé  
Qui jusqu'à la tombe fidèle,  
Eut en souvenir de sa belle  
Une coupe d'or ciselé.*

Edgar sentit, une fois de plus, son cœur fondre et son âme s'envoler à la rencontre de cette voix triste et délicieuse. Il lui semblait avoir quitté ce monde ici-bas pour un royaume où ne régnait que beauté et perfection. Un royaume fragile qui ne tenait qu'au fil de cette voix merveilleuse.

*Nul trésor n'avait tant de charmes :  
Dans les grands jours il s'en servait.  
Et chaque fois qu'il y buvait  
Ses yeux se remplissaient de larmes.*

Et il pleura, lui qui n'avait jamais montré le moindre signe de faiblesse sur les champs de bataille ni versé de larmes durant toutes les années de guerre au cours desquelles il avait vu tant de camarades périr sous les obus ennemis.

*Et puis, en l'honneur de sa dame,  
Il but une dernière fois.  
La coupe trembla dans ses doigts  
Et doucement il rendit l'âme.*

La fin de la ballade fut saluée par un tonnerre d'applaudissements auxquels se mêlèrent ceux d'Edgar. La Belle de mai avait une fois de plus envoûté le public de l'Alcazar.



Rose se replia dans sa loge dès la fin de son tour de chant. Aidée par sa camériste, elle ôta sa robe de scène en velours noir et enfila un peignoir de soie avant de se démaquiller devant sa coiffeuse. Elle désigna le bouquet de roses épanouies qui garnissaient un vase.

— Ce sont des « Belle Amour », comme les autres fois, releva-t-elle.

— Oui, Madame. Un garçon de course les a livrées pendant que vous étiez sur scène.

— Et aucune carte, bien sûr.

— Non, Madame, aucune.

Rose esquissa un sourire. Ce n'étaient pas les admirateurs qui manquaient, des messieurs très dignes, généralement âgés et surtout généreux, qui lui faisaient une cour assidue et lui offraient des tombereaux d'orchidées, des rivières de diamants ou des écrins remplis de bijoux selon les espoirs qu'ils nourrissaient d'attirer son attention. Aucun d'entre eux n'omettait de glisser, parmi ces présents somptueux, sa carte de visite agrémentée de compliments qui se voulaient subtils. Indifférente, Rose renvoyait sans délai les cadeaux à leurs expéditeurs dont elle ne pouvait ignorer les intentions intéressées. Elle tenait à son indépendance et se voulait incorruptible. Seul son art comptait à ses yeux. Les hommes, hélas, ne recherchent que le plaisir ou le pouvoir et considèrent les femmes comme des objets de luxe qu'ils n'ont de cesse de posséder.

Mais pour les roses, c'était différent. En demeurant anonyme, le donateur faisait preuve de discrétion et de galanterie. Le choix des fleurs, d'un joli rose saumoné, était également une garantie de raffinement et d'élégance. Qui pouvait bien se cacher derrière cette délicate attention ? Un homme, à n'en pas douter. Passionné, certainement. Amoureux, peut-être. Timide, possiblement. Énigmatique,



assurément. Rose était ravie de savoir qu'un tel être existait, qui rachetait l'inconduite de ses contemporains. À moins qu'il ne fût difforme, affublé d'un physique ingrat ou d'un handicap qui le rendait inapte à faire la cour aux dames sans encourir leurs moqueries. Pour autant, cela n'aurait pas gêné la jeune femme qui savait voir au-delà des apparences et lire dans les cœurs mieux encore que sur les visages. Rencontrerait-elle un jour ce mystérieux admirateur ? Viendrait-il un soir se déclarer dans sa loge ? Rose n'en savait rien et goûtait cette incertitude comme un nectar. Les êtres humains sont tellement prévisibles. Pour une fois que l'un d'entre eux faisait preuve d'originalité...

— Irma, passez-moi la brosse à cheveux, voulez-vous ?

— Bien, Madame.

Rose entreprit de peigner sa chevelure aussi noire que la nuit tandis que la camériste rangeait son costume de scène. Le spectacle ayant eu lieu en matinée, un jour férié de surcroît, les artistes ne se retrouveraient pas pour souper à *La Samaritaine*, une brasserie du Vieux-Port qui avait ouvert ses portes en 1910, dans les locaux d'un grand magasin de lingerie en faillite. Pour une fois, la jeune femme rentrerait directement chez ses parents, des immigrés italiens qui s'étaient installés avant-guerre à la Belle-de-Mai, un quartier populaire de Marseille situé près de la gare Saint-Charles. C'était de là, entre autres, que venait son surnom. Auréolée de succès, Rose aurait pu emménager dans les beaux quartiers de la rue de Rome, du boulevard Perier ou de l'avenue du Prado, entre Castellane et les plages du front de mer, mais elle était demeurée fidèle à ses origines et n'avait jamais envisagé abandonner le foyer familial. Les membres de sa nombreuse fratrie, dont elle était la benjamine, étaient mariés et avaient essaimé un peu partout dans la région, mais tous revenaient fréquemment dans le vieil appartement de la Belle-de-Mai. C'est qu'on ne quittait pas le « clan » aussi facilement que ça chez les Rossetti. Rose elle-même n'y tenait pas. Elle se trouvait bien parmi les siens. Elle était pourtant la seule à avoir fait le choix de suivre une carrière artistique – son père avait

longtemps tenté de l'en dissuader, en vain – et elle ne prétendait à aucun privilège particulier. La nature l'avait dotée d'une voix exceptionnelle, du moins c'est ce que lui disait son professeur de chant, mais elle s'estimait être une femme comme les autres. Si son succès pouvait améliorer l'ordinaire de sa famille, ce n'était que justice que de leur rendre un peu de ce qu'elle avait reçu jusqu'ici.

Son surnom, elle le tenait à d'autres circonstances encore. Elle était belle, née par ailleurs un 1<sup>er</sup> mai, mois consacré à la Vierge Marie où il était de tradition, jadis, de proclamer une enfant « Belle de mai » lors de la fête des roses du printemps. Rose était donc cette fleur de mai, une jolie fleur de printemps tout juste éclosée et que personne n'avait jamais cueillie – ses épines étaient là pour dissuader les plus téméraires.

Trois coups légers retentirent à la porte de la loge. La jeune femme exprima un soupir.

— S'il s'agit de l'un de ces messieurs à lorgnon, dites que je ne suis pas visible, Irma. En quelle langue devrai-je m'exprimer pour leur dire qu'ils ne m'intéressent pas ? En esperanto ? En volapük ?

La camériste étouffa un rire. Si Rose était réputée pour les rôles tragiques qu'elle tenait sur scène, elle savait en petit comité manier habilement l'humour et l'ironie qu'elle avait parfois cinglante. Irma déplia le paravent derrière lequel la cantatrice s'appêtait puis elle alla ouvrir. Un officier au maintien impeccable se tenait sur le seuil, son képi sous le bras. Il se présenta à voix basse :

— Capitaine Edgar Loiseleur de Landwic. Pardonnez mon intrusion. Je ne veux pas déranger mademoiselle Rossetti. Je vous prie simplement de lui faire savoir à quel point j'admire son talent et sa beauté. Aujourd'hui, elle a été éblouissante. C'est pourquoi je me suis permis de... Enfin, bonsoir.

L'homme était sur le point de partir, lorsqu'une voix l'interpella :

— Attendez !

Il se figea sur place, comme transformé en statue de sel, le rouge aux joues. Rose apparut alors en peignoir, les cheveux lâchés. Bien que surprise dans son intimité, elle n'en ressentait aucune honte. Elle dévisagea longuement le nouveau venu. Elle était de la même taille que lui mais il se tenait si droit qu'elle avait l'impression d'avoir un géant devant elle. Le feu dévorant de son regard était plus éloquent que tous les discours. Elle finit par lâcher, plus émue qu'elle n'aurait voulu l'admettre :

— Les « Belle Amour », c'est vous, n'est-ce pas ?

Le silence du militaire valut acquiescement. Puis, se reprenant enfin :

— Si ma proposition ne vous paraît pas trop déplacée, Mademoiselle, accepteriez-vous de...

— ... de dîner avec vous ? Fort volontiers, Monsieur. Je suis libre, ce soir. Laissez-moi simplement me changer.